

Tout en dénonçant la façon de procéder de ce livre (dans la ligne d'ailleurs des publications précédentes de M. Chrétien), je tiens à souligner qu'il contient nombre d'éléments utiles et intéressants. Lu

avec la circonspection qu'impose l'idéologie dont il relève, c'est un dossier important pour notre connaissance du Burundi contemporain.

Filip Reyntjens

Vous avez dit « Traduction » ?

ON me pardonnera l'intrusion occasionnelle de la première personne dans cet article/essai, mais un chercheur (dit-on une chercheuse pour ne pas laisser nos consœurs de côté...?) est un être humain et le recours au « je », voire au « nous », n'est pas une projection de soi sur le devant de la scène mais une façon d'appréhender plus directement, plus intimement, les thèmes que nous rencontrons ou dont nous traitons. Par ailleurs, si j'ai posé le titre d'une manière un peu provocatrice, c'est que la traduction sera ici en jeu et plus particulièrement celle, redoutable, de la poésie orale africaine dont traite le récent *Discourse and its Disguises* (1). Peut-on, en effet, traduire cette poésie, et si l'on répond par l'affirmative, comment le faire avec le moins d'infidélité possible si l'on considère que dans sa manifestation même, il entre quantités de paramètres culturels, linguistiques et extra-linguistiques

puisqu'ils incluent récitant(s) et auditoire ?

Je me suis moi-même et pour la première fois penché sur ce thème d'une manière plus formelle à l'occasion d'un essai publié récemment dans *Upstream* (2). Aussi étrange que cela puisse paraître, je traduais depuis vingt ans des textes sud-africains, essentiellement de la poésie, en obéissant, semble-t-il, à des impératifs intérieurs non formulés jusque-là ! Il me semble toutefois que j'étais mû par trois exigences : celle de l'angliciste que je suis de formation, celle du poète que je suis à l'occasion, celle du chercheur enfin qui, après avoir étudié avec les Noirs américains, et ce avant la déségrégation, la poésie afro-américaine et plus spécialement les chants de travail et les negro-spirituals, se consacre à l'étude de la production culturelle sud-africaine qui inclue justement de plus en plus la poésie orale. A

l'occasion de cet article, je m'étais demandé si je souscrivais à la thèse avancée par Cécile Zins lors des premières assises de la traduction littéraire en Arles (3), à savoir si le traducteur était seulement un « passeur » (*übersetzer*), ou bien s'il devait être aussi et pour plus d'efficacité un explorateur ? Ma conclusion allait dans ce sens : la traduction poétique devrait dans l'idéal réclamer de la même personne qu'il ou elle soit à la fois chercheur, critique littéraire, linguiste, et autant que possible, poète. *Discourses and its Disguises* me permet de poursuivre cette interrogation en ce qui concerne la poésie orale africaine et amènera les traducteurs que nous sommes à faire le point, voire à se remettre en question. Ce serait cependant faire injure aux participants de ce colloque de ne pas souligner l'intérêt des communications pour les chercheurs de tous bords, car c'est le pari de l'interdisciplinarité qui est ici lancé. Si, dans cette optique, les problèmes de méthodologie sont abordés, la pratique est loin d'être

absente, bien au contraire, et les exemples abondent. Je vais m'attacher pour ma part aux soixante-dix premières pages du livre parce qu'elles entrent davantage dans le domaine de mes compétences et qu'elles portent sur un terrain qui m'est plus familier.

La coïncidence a voulu que des textes ou des études venant à l'appui de certaines des thèses formulées me soient parvenus presque simultanément, circonstance qui a singulièrement accru leur intérêt et souligné leur pertinence. Je dirai sans plus attendre que les livres en question sont l'autobiographie d'Alfred Temba Qabula, le plus grand « imbongi » d'Afrique du Sud, ouvrier puis syndicaliste devenu travailleur culturel à part entière (4), le recueil de poèmes du très populaire poète des *townships*, Mzwakhe Mbuli (5), enfin un essai de Jeremi Cronin qui porte justement sur la représentation publique des poèmes de Mbuli et le décryptage méta-linguistique qu'il en fait (6). Ce qui explique sans doute que le premier article qui ait attiré

(1) K. Barber and P.F. de Moraes Farias (eds), *Discourse and its Disguises: The Interpretation of African Oral Texts*, Birmingham University African Studies Series 1, 1989, 209 p.

(2) J. Alvarez-Péreyre, « Ferryman or Explorer: A Translator's (Inter)view », Cape Town, *Upstream*, Spring 1989, vol. 7, n° 3, pp. 48-52.

(3) C. Zins, « Le traducteur et la fonction du double », ou « Une voix en trop », in *Actes des premières assises de la traduction littéraire* (Arles 1984), Acte-Sud/Atlas 1985, pp. 34-59.

(4) A. Temba Qabula, *A Working Life, Cruel Beyond Belief*, NUMSA (National Union of Metalworkers of South Africa), Department of Industrial Sociology, University of Natal, Durban, 1989, 111 p. Le livre a été traduit du zulu par des camarades de l'auteur. J'ignore s'il existe un tirage dans la langue originale. Par ailleurs, la part prise par Qabula dans le développement du théâ-

tre ouvrier au Natal est bien mise en évidence dans le livre rédigé par Astrid von Kotze, *Organize and Act: the Natal Workers Theatre Movement 1983-1987*, Culture and Working life Project, University of Natal, Durban, 1988, 127 p. Ari Sitas a réuni un choix de poèmes de Qabula et de ses deux camarades, Mi Hlatshwayo et Nise Malange, dans *Black Mamba Rising*, Department of Industrial Sociology, University of Natal, 1986.

(5) M. Mbuli, *Before Dawn*, COSAW (Congress of South African Writers), Fordsburg, 1989, 81 p. La cassette « Unbroken Spirit » a été éditée par Shifty Records, P.O. Box 215113, Bertsham 2013, Afrique du Sud.

(6) J. Cronin, « "Even Under the Rine of Terror..." : Insurgent South African Poetry », *Staffrider* vol. 8, n° 2, pp. 35-46, 1989. L'article est repris de *Research in African Literatures* 19 (1), 1988.

mon attention soit celui d'Elizabeth Gunner, enseignante à SOAS (Université de Londres), qui a interviewé Alfred Qabula en février 1987.

Je reviendrai sur ce point, mais si je veux brièvement évoquer les qualités essentielles de toutes les communications que j'ai lues, je dirai qu'elles se caractérisent d'abord par leur esprit d'ouverture. L'introduction des co-éditeurs de ce recueil, Karin Barber et P.F. de Moraes-Farias, est révélatrice à cet égard dans la mesure où elle met bien l'accent sur la recherche qui a guidé le colloque :

« ... Ce qui paraissait requis était une démarche qui rendrait compte simultanément de l'historicité et de la textualité des textes oraux, qui incluerait (aussi) une sociologie et une "poétique" de la littérature orale » (p. 1).

Cette démarche s'est effectuée avec rigueur et honnêteté, et sans démagogie. J'en veux pour preuve les commentaires formulés et les questions que se sont posées les participants à l'occasion des interviews ou des études auxquelles ils/elles se sont livrés. Il s'agit le plus souvent d'hypothèses de travail proposées aux chercheurs, linguistes et/ou traducteurs, par rapport auxquelles notre réflexion à tous s'enrichit. On peut trouver pertinents les critères énumérés par le professeur Qlabiyi Yai pour la traduction de la poésie orale africaine, mais dire en même temps que sa conclusion sur les difficultés de la tâche du traducteur laisse peu de place à l'espoir :

« ... La vocation du traducteur de poésie orale est plutôt tragique. Son problème peut être assimilé à celui de

Sisyphé. Il reproduit l'aspiration vers une totale transparence entre les hommes, entre les cultures, et en même temps l'impossibilité d'y parvenir » (p. 69).

C'est ici justement que le chercheur joue un rôle important dans la réduction de cette difficulté. Il est indéniable qu'être présent lors de la représentation d'un poème est essentiel pour sa compréhension et dès lors sa transmission. J'emploie à dessein le terme « représentation » car c'est ainsi que j'ai entendu s'exprimer Alfred Qabula lors d'une séance publique donnée en Europe devant un auditoire où des Sud-Africains étaient largement représentés : « *I am going to perform a poem* », a-t-il déclaré en préambule. De fait, son poème engageait l'être tout entier, les inflexions de la voix, les gestes, mimes et expressions du visage, l'occupation de l'espace par la marche et la danse, sans compter l'utilisation de langues multiples — le zulu, l'anglais, le flaaï-taal — et les chants ou mélopées. Démonstration éclatante de la nécessité de l'immersion dans le milieu d'origine, partiellement réalisée ici. Mais comme l'a souligné Elizabeth Gunner à l'occasion de son interview de Qabula, celui-ci est partisan d'une étroite collaboration entre l'oral et l'écrit. Ce poète-ouvrier veut à la fois servir de catalyste et de modèle, afin de prouver à nombre de ses camarades qu'ils ont en eux la capacité de puiser dans la tradition orale ancienne tout en adaptant sa forme et ses destinataires aux circonstances actuelles. Après tout, le poème de louanges à un chef ou à un roi est-il si différent de celui consacré à chanter un syndicat, encore plus une centrale syndicale comme

COSATU (*Congress of South African Trade-Unions*) qui unit ses membres et les protège en défendant leurs droits ? La réponse est non, bien sûr, et il est fort regrettable que son autobiographie, où figurent prose et vers parfois mêlés dans un même chapitre, ait été quasiment censurée peu après sa parution en juillet 1989.

En effet, dans le jargon légaliste (*sic*) sud-africain, un livre classé *restricted* ne permet que son dépôt légal et sa présence sur les rayons des seules bibliothèques universitaires. Quand on ajoute que son accès est ainsi limité aux « spécialistes » qui devront solliciter une autorisation préalable, on mesure le dommage porté à l'objectif même de Qabula. Question dérisoire : le livre a-t-il un « caractère d'obscénité » ou peut-il inciter à « la haine entre les races », arguments généralement utilisés par les censeurs ? Très honnêtement non : la retenue de Qabula est même exemplaire compte tenu de la vie qu'il a menée et des obstacles qu'il a dû surmonter. Le titre de l'ouvrage rend d'ailleurs mal compte de l'humanité foncière déployée par l'auteur, humanité qui contraste de manière éloquent avec les dommages causés par l'apartheid en général et l'état d'urgence en particulier (7).

Dans *Discourse and its Disguises*, la fidélité à l'esprit des textes oraux, objets de surcroît de maintes transformations et improvisations — d'où l'impossibilité de voir en eux une forme définitive — est fort justement l'objet de questionnements de la part des participants. Le livre contient des communications remarquables par leur clarté et il serait injuste de distinguer entre elles compte tenu de leur richesse.

Je voudrais, avant de terminer, revenir à l'article de Jeremy Cronin, en fait un commentaire « à chaud » puisque l'auteur, activiste, enseignant et poète (8), a participé ou assisté à plus d'une centaine de représentations publiques : oraisons funèbres lors des funérailles des victimes de la terreur organisée, sermons, réunions syndicales et autres. Il me semble rendre avec bonheur et conscience l'atmosphère de cette poésie essentiellement orale devenue ainsi plus compréhensible pour le critique et/ou le traducteur lointain. C'est une chance que cet interprète de talent détaille notamment la poésie de Mzwakhe Mbuli, car il existe de celle-ci une version écrite, une version « parlée » et une autre chantée. Mzwakhe est parfois accompagné de son groupe, Khuvangano, et s'il manque à la cassette enregistrée en studio les marques de l'interaction qui se produit inévitablement entre l'auditoire et le(s) chanteur(s), on peut, grâce aux commentaires de Cronin, en percevoir au moins l'écho. Preuve supplémentaire de la complémentarité des rôles, preuve aussi que l'immersion dans le milieu d'origine est indispensable pour que se produise de manière optimale sa compréhension par le milieu-cible. Forcément, ce que le texte oral révèle par écrit reste incomplet et le restera toujours. Ce n'est cepen-

(7) L'état d'urgence, mis à part une brève interruption en 1986, est en vigueur depuis juillet 1987.

(8) Cronin a purgé 8 ans de prison pour ses activités pro-ANC. Après sa libération, il a vécu dans une semi-clandestinité jusqu'à son départ d'Afrique du Sud. Pour son recueil de poèmes *Inside*, d'abord publié par Ravan en 1983, puis par Jonathan Cape, London, 1987, voir mon article : « Belonging : The poetry of Breyten Breytenbach and Jeremy Cronin », in *Southern African Review of Books*, London, vol. 2, n° 2, December 1988-January 1989, pp. 16-18.

dant pas une raison pour « baisser les bras », mais c'est là une invitation supplémentaire pour que la démarche du traducteur soit plus que celle d'un passage d'une rive à l'autre, pour qu'il exploire sans cesse la contrée — la culture — où se produisent ces moments intenses et complexes d'échanges.

C'est la conclusion à laquelle je

suis arrivé dans mon propre essai sur la traduction. Désormais, si je veux être pleinement à la hauteur de ma tâche, il ne faut avoir une maîtrise suffisante de l'afrikaan et du zulu. Ceci ne peut se faire qu'en Afrique du Sud même : une autre Afrique du Sud ?

Jacques Alvarez-Péreyre

Le Cameroun après la mort d'Ahmadou Ahidjo

AINSI donc, Ahmadou Ahidjo, mort le 30 novembre dernier, aura été inhumé, non pas à Garoua, sa ville natale, ou à Yaoundé, la capitale du pays qu'il gouverna d'une main de fer pendant près d'un quart de siècle (1958-1982), mais à Dakar, sur la côte occidentale de l'Afrique. Nul doute qu'un nombre appréciable de ses compatriotes (y compris ceux qui ne sauraient être tenus pour ses partisans), savent gré au Sénégal de lui avoir assuré une sépulture digne, non seulement des services qu'il rendit à l'Afrique (parce qu'il en rendit), mais aussi du respect que devraient commander toute vie et toute mort d'homme. Que l'ancien chef de l'État n'ait pas eu droit — du moins pour le moment — à des funérailles d'État n'est, cependant, en rien surprenant. De tous les pays du monde moderne, le Cameroun est, en

effet, connu pour ses traditions d'ostracisme et de violence à l'encontre des morts qui, de leur vivant, ont, à un moment ou à un autre, joué un rôle dans son histoire. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'État n'est pas parvenu, jusqu'à présent, à se constituer une généalogie.

Une tradition de violence et d'ostracisme à l'encontre des morts

Jusqu'alors, cette violence avait surtout frappé les vaincus de l'histoire coloniale. Ce fut d'abord le cas de quelques illustres victimes de la période allemande (1884-1914). Il est vrai, récemment, Douala Manga Bell et Paul Martin Samba ont fait l'objet d'une fugitive réhabilitation, deux promo-